

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection 1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection 1839 \(27 février - 4 mars\)](#)[Item 183. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 183. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Femme \(statut social\)](#), [Politique](#), [Réseau social et politique](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

### Présentation

Date 1839-02-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°207/228

### Information générales

Langue Français

Cote 501, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

183 Lisieux jeudi 28 février

Malgré mon égoïsme, je regrette que Thiers ne vous ait pas plus amusée. Je ne veux pas que personne vous occupe ; mais qu'on vous amuse, tant qu'on pourra. Moi, je suis très occupé. Je suis curieux de savoir ce que le cabinet aurait fait contre moi s'il avait combattu mon élection. Il est établi qu'il ne la combat point ; il n'a pas de candidats ; tous les fonctionnaires votent pour moi. Et tous les jours il arrive ici 800 exemplaires autant que d'électeurs, d'un petit journal intitulé le Bulletin français, et spécialement, exclusivement dévoué à me dire des injures. Il ne se met pas en grands frais d'invention ; il va reprendre dans les anciens journaux depuis 1830, carlistes, républicains, oppositions de toutes sortes, toutes les injures qu'on m'a dites, tous les mensonges, toutes les colères, et il les réimprime. C'est un curieux spectacle que tant d'activité pour rien, et aussi la parfaite indifférence avec laquelle cela est reçu. On s'en étonne et on ne s'en soucie pas du tout. Si toute la France était comme cette province-ci, les 213 reviendraient 300.

Je vais ce matin au Val-Richer. J'y aurai le plaisir d'être seul quelques heures. Après vous, ce que je désire la plus en ce moment, c'est un peu de votre solitude. Depuis quelque temps, ma disposition est assez combattue. Je ne suis point las de la vie active et des affaires ; elles me plaisent toujours ; il me semble même que ce que j'y voudrais faire est à peine commencé. J'ai la tête de la volonté encore très pleines. Pourtant je suis un peu las des hommes ; j'en ai assez de leur conversation de leur figure. Je suis au milieu d'eux comme dans une foule qu'on est pressé de traverser pour rentrer chez soi. Rentrerais-je jamais chez moi ?

Maroto ne me rejoint ni ne m'afflige comme Granville ou Pahlen. Il me prouve que j'ai raison de ne rien attendre de personne en Espagne. On y fera ce qu'on y fait ; on y restera comme on est. Il n'y a là point de vainqueur. C'est parce que nous sommes des Européens que nous nous en étonnons. Il y a un pays dix fois grand comme l'Europe, où les choses se passent et demeurent ainsi depuis des siècles. Ce pays s'appelle l'Asie. Là par exemple, on a bien raison d'être las des hommes. Quoique vous ne sachiez pas le Latin, vous savez que Tacite a dit en parlant des statues de Brutus et de Cassius : « Elles brillaient d'autant plus qu'elles n'y étaient pas. » C'est votre condition dans toutes ces conversations, ces correspondances, ces articles de journaux à propos de Prince de Lieven. Laissez-moi vous répéter ce que je vous ai dit. Vous êtes trop fière pour être faible. Et vous n'êtes pas plus fière qu'il ne convient.

On a tort en Belgique d'attendre l'issue de nos élections. Elles n'enverront pas cinq hommes et un caporal dans le Limbourg. Si j'avais eu besoin d'apprendre que ce pays-ci veut la paix, je l'apprendrais au milieu de toutes les oppositions, n'importe laquelle. Il a raison. La guerre pour de grandes raisons, à la bonne heure ; mais la guerre pour des querelles de journalistes ou pour des fantaisies, de gens d'esprit, c'est absurde. Adieu. De loin, je cause avec vous de ce qui ne me fait rien, ou pas grand chose. Voyez à quels scrupules d'exactitude vous m'avez accoutumé. Au fait, vous ne savez pas, personne ne saura jamais combien tout ce qui ne me tient pas au fond du cœur est peu pour moi, et quel abyme il y a en moi entre une chose et toutes les autres. Adieu. Vous ne me donnez pas des nouvelles de votre rhumatisme. A la vérité, il était passé quand je suis parti. Mais il me semble que de ce qui vous touche, rien ne passe. Adieu, Adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 183. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-02-28

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1685>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 28 février 1839

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Lisieux (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

---

Malgré mon égoïsme, je regrette que Stiers ne vous ait pas plus amusé. Je ne veux pas que personne vous occupe; mais qu'on vous amuse, tant qu'on pourra.

Moi, je suis très occupé. Je suis curieux de savoir ce que le cabinet aurait fait contre moi s'il avait combattu mon élection. Il est établi qu'il ne la combat point; il n'a pas de candidat; tous les fonctionnaires votent pour moi. Et tous les jours il arrive ici 800 exemplaires, autant que d'lecteurs, d'un petit journal intitulé le Bulletin français, et spécialement, exclusivement destiné à me dire des injures. Il ne se met pas en grande frais d'indignation; il va reprendre dans les anciens journaux depuis 1830, catholiques, républicains, oppositions de toutes sortes, toutes les injures qu'on m'a dites, tous les mensonges, toutes les colères, et il les réimprime. C'est un curieux spectacle que tous d'activité pour rien, et aussi la parfaite indifférence avec laquelle cela est reçu. On dit d'un homme, et on ne s'en soucie pas du tout. Si toute la France était comme cette province-ci, les 913 républicains 300.

Je vais ce matin au Val. Richer. J'y aurai le plaisir  
d'être tout quelques heures. Après vous, ce que je desire la  
plus en ce moment, c'est un peu de votre politesse. Depuis  
quelque temps, ma disposition est assez combattue. Je ne  
suis point là, de la vie active et des affaires; elle me  
plaît toujours; il me semble même que ce que j'y  
voudrais faire est à peine commencé. J'ai la tête et la  
volonté encore très-pleines. Pourtant, je suis un peu las  
des hommes; j'en ai assez de leur conversation, de leur  
figure. Je suis au milieu d'eux comme dans une foule  
qu'on est pressé de traverser pour rentrer chez soi. Rentrez-je  
jamais chez moi?

Maroto ne me réjouit ni ne m'afflige, comme Bravotte de guerre  
ou Pahlon. Il me prouve que j'ai raison de ne rien  
attendre de personne en Espagne. On y fera ce qu'on y  
fait; on y rentrera comme on est. Il n'y a là point de  
vainqueurs. C'est parvenue nous sommes, des Européens  
que nous nous en dormons. Il y a un pays dix fois grand  
comme l'Europe, où le chor, le passant et le passant  
ainsi depuis des siècles. Le pays s'appelle l'Asie. Là  
par exemple, on a bien raison d'être las des hommes.

Quand vous ne sachiez pas le Latin, vous savez  
que Tacite a dit en parlant des Huns, de Boudes et  
de Cassius: « Elle brille d'autant plus, quelle n'y voit pas,

Che  
ce, ad  
moi  
pour  
l'ouvi  
On  
Elle, n  
d'imbo  
Vint la  
opporit  
pour  
pour  
fait  
D'exact  
Sav. y  
qui ne  
ce quel  
le, aut  
de vot  
je sui  
trouche

C'est votre condition dans toutes les conversations, la correspondance, les articles de journaux à propos, de Prince de Liéven, Laithy. moi vous répondre ce que je vous ai dit. Vous êtes trop fière pour être faible. Et vous n'êtes pas plus fière qu'il ne le voudrait.

On a tort en Belgique d'attendre l'issue de nos élections. Elle n'inverra pas cinq hommes et un caporal dans le Limbourg. Si j'avais eu besoin d'apprendre que ce pays-ci veut la paix, j'en apprendrais au milieu de toutes les oppositions, n'importe laquelle. Il a raison. La guerre pour de grandes raisons, à la bonne heure; mais la guerre pour de querelles de journalistes, ou pour de fantaisies d'esprit, c'est absurde.

Adieu. De loin, je cause avec vous de ce qui ne me fait rien, ou pas grand'chose. Voyez à quels scrupules l'exactitude vous m'avez accoutumé. Au fait, vous ne savez pas, personne ne saura jamais combien tout ce qui ne me tient pas au fond du cœur est peu pour moi; et quel abîme il y a en moi entre une chose et toutes les autres. Adieu. Vous ne me donnez pas de nouvelles de votre rhumatisme, à la vérité, il était passé quand je suis parti. Mais il me semble que, de ce qui vous touche, rien ne passe. Adieu. Adieu.